"Ligne de vie"

un documentaire sur la misère sociale au Luxembourg

Le Luxembourg est le pays le plus riche d'Europe mais c'est aussi celui où les drogues font le plus de ravages. Les chiffres sont bien sûr moins fiables que ceux, beaucoup plus présentables, qu'exhibe normalement le secteur bancaire, mais on estime qu'il y a au Grand-Duché sept toxicomanes sur mille habitants. Le nombre de personnes dites 'socialement défavorisées' est en hausse constante. 26 personnes sont mortes par overdose en un an. Fraîchement diplômé de l'école de cinéma Insas à Bruxelles, le jeune réalisateur Christophe Wagner a essayé de comprendre la réalité qui se cache derrière ces macabres statistiques et a suivi, durant neuf mois, quatre personnes à mi-chemin entre l'intégration sociale et la marginalité.

Fabienne, Jan, Josée et Guy sont tous déjà tombés au moins une fois à travers les mailles du filet. La première s'est retrouvée à la rue lorsque son père a chassé son copain et qu'elle a choisi de le suivre. Avec lui, elle a fait l'expérience de la manche et de la drogue. Ensemble, ils chantaient et mendiaient dans la rue pour récolter l'argent nécessaire à leur dose quotidienne.

La nuit, ils dormaient dans un parking souterrain. Quand le film commence, Fabienne a quitté son copain et est retournée vivre dans un appartement que son père lui prête à contrecœur. Elle a trouvé un travail et suit un programme de substitution à la drogue par la méthadone. Jan et Josée sont également toxicomanes. Tous deux travaillent pour "La voix de la rue", le journal des sans domicile fixe au Luxembourg, et suivent des programmes pour se désintoxiquer. Josée est enceinte pour la deuxième fois. En tant que toxicomane, elle a été forcée de confier son premier bébé à une famille d'accueil mais est fermement décidée à garder le deuxième.

Guy a 47 ans. Ancien ouvrier, il a commencé à boire lorsque sa femme l'a quitté. Puis ce fut le cercle infernal: il a perdu son emploi, s'est retrouvé à la rue et a finalement été recueilli dans un foyer de la Caritas où des SDF et d'anciens résidents en asiles psychiatriques, tous au-dessus de 45 ans, essaient de réapprendre la vie en communauté.

Les biographies sont à la fois particulières et attendues. La mère de Josée est morte quand elle était petite, celle de Fabienne est partie. Toutes deux se sont retrouvées dans des foyers. Quand elle en est sortie, Josée ne supportait plus de vivre seule. Elle a pris l'habitude de traîner dans la rue et a rencontré 'les gens qu'il ne fallait pas'. Idem pour Jan.

Chez ces trois-là, on sent une révolte, une volonté de liberté, un refus de se conformer aux normes de la société qui ne les ont sûrement pas aidés. Et qui, à chaque nouvelle humiliation et exclusion, se consolident, les confortant dans leur volonté de ne pas se laisser faire. Leur désir de mener une vie 'normale' est énorme mais au moins aussi grande est leur incapacité à se plier à des règles qu'ils ne veulent pas ou ne peuvent plus accepter.

Christophe Wagner pose la question du 'pourquoi'. Est-ce la faute à la société ou celle des personnes concernées elles-mêmes si elles se sont retrouvées à la rue? "La vérité est plus complexe et se trouve quelque part entre les deux", répond-il. Son film se fait l'écho de cette complexité, laissant ses quatre protagonistes s'expliquer et se justifier mais sans tomber pour autant dans le piège de la compassion bien intentionnée et forcément stérile.

L'histoire la plus poignante est celle de Josée et de Jan avec leur bébé. Leur détermination à le garder est si grande, leur peur de se voir refuser sa garde si terrible, leur fierté au moment de la naissance si belle qu'on se met à espérer avec eux que le bébé leur sera rendu tout en sachant que le bien de l'enfant exige qu'il leur soit retiré. Le jeune réalisateur – et c'est là la plus grande qualité de son documentaire – ne biaise pas avec certaines réalités.

Il ne fait pas l'impasse sur cette chose si horriblement injuste qu'est la désintoxication d'un nouveau-né. Il ne cache pas que, pendant ce temps-là, n'ayant plus le courage de l'attendre, ses parents reprennent leurs virées à la gare. On comprend les infirmières qui n'accueillent pas toujours Josée avec le sourire quand elle revient voir son bébé après plusieurs jours d'absence inexpliquée. Se sentant alors mal considérée, Josée se rebiffe et retombe de plus belle dans la drogue. Or, comme l'explique le Dr. Seligmann, un bébé né d'une mère toxicomane est plus difficile que les autres.

Il a besoin de plus d'attention, de beaucoup plus de patience et par-dessus tout d'une vie réglée pour retrouver ses repères. Tout le monde sait que Josée et Jan sont incapables de lui assurer cela, y compris sans doute les intéressés eux-mêmes, bien qu'ils ne l'avouent pas devant la caméra. A la fin, cette naissance, dont ils croyaient qu'elle allait leur permettre un nouveau départ, les aura rejetés à la rue une fois de plus.

Mis à part quelques explications préliminaires dans lesquelles le réalisateur expose les raisons qui l'ont poussé à faire ce film et une conclusion assez convenue ("cela peut arriver à tout le monde", ce que le film ne démontre d'ailleurs nullement), le commentaire se limite à la présentation des protagonistes et fait les liens entre les séquences à l'écran. Une fois, le cinéaste part lui-même à la recherche de Fabienne qui a disparu une nouvelle fois sans prévenir. Une autre fois, il accepte, à la demande de Jan, de filmer celui-ci en train de se shooter. De cet exercice périlleux par-dessus tout, qui aurait facilement pu tomber dans la complaisance, il tire une séquence cruelle qui révèle paradoxalement aussi la tendresse unissant Jan et Josée. Pour le reste, Christophe Wagner laisse parler ses protagonistes et les filme dans leurs occupations quotidiennes. Seules l'interview du docteur Seligmann et une discussion éloquente avec le père de Fabienne, qui en dit long sur la relation qu'il entretient avec sa fille et les difficultés de cette dernière, viennent interrompre ce principe.

Sur un sujet difficile, celui de la misère sociale au Luxembourg, Christophe Wagner a réussi un film convaincant et touchant, parfois révoltant et souvent dur, qui laisse toujours le spectateur libre de l'attitude qu'il choisira d'adopter vis-à-vis des protagonistes. Il y fait preuve par ailleurs d'un vrai talent visuel, avec notamment de belles images de la gare, point de rencontre emblématique entre le Luxembourg officiel et celui des laissés-pour-compte.

Après Geneviève Mersch qui a pour l'instant abandonné le documentaire pour la mise en scène de son premier long métrage de fiction, et Donato Rotunno qui vient lui aussi de terminer un nouveau film[1], Wagner s'annonce comme un des jeunes cinéastes luxembourgeois à suivre dans le registre difficile du documentaire social.

Ligne de Vie (55 min.), produit par Samsa Film, est disponible sur vidéocassette VHS dans la collection "Films made in Luxembourg" (16 euros)

Viviane Thill

1 "Les Mesures du Rectangle", ou l'immigration portugaise vue à travers le conflit qui oppose les clubs de foot portugais à la FLF

"Il dit «je» sans hésiter. Alors que tout étudiant en journalisme se fait inculquer à coups de méthodologie qu'il ne doit jamais laisser transparaître sa subjectivité, Christophe Wagner met toute sa personnalité dans Ligne de vie, un documentaire sur quatre destins de marginaux au Luxembourg. Comme Michael Moore qui, depuis Roger and me, joue allègrement de sa proximité aux sujets qu'il traite, qui s'identifie toujours pleinement à la communauté américaine dont pourtant il démonte les mécanismes et les paradoxes dans ses documentaires, Christophe Wagner signalise sa proximité au sujet qu'il traite. «C'est que je ne suis pas journaliste!» répondra-t-il à la question de cette subjectivité. La voix off dans le film, c'est lui aussi."

Josée Hansen

"De la dignité - Deux films, Un combat et Ligne de vie, nous font découvrir un jeune cinéaste: Christophe Wagner. À suivre de près"

d'Lëtzebuerger Land 25.10.2002